

Adieu Corot, Matisse,  
Picasso, Modigliani...

Skizo et sa bande de cloportes aux cheveux hérissés éclusaient des bières sur les marches du porche du musée des Beaux-Arts, aux Terreaux. La nuit était belle, la place n'était plus occupée que par quelques groupes de zonards, tout aussi allumés que Skizo et ses potes. Sous la lumière crue de la pleine lune, les chevaux de la fontaine Bartholdi prenaient un aspect fantomatique. Le silence était minéral, parfois troublé par un rire hébété.

Skizo tira sur un joint de fort calibre. Il aspira la bouffée, la laissa imprégner ses poumons avant de la recracher lentement. Il fit passer à son voisin, un être improbable surnommé Crapaud, rapport à sa physionomie de batracien anémié.

Crapaud était tellement shooté qu'il laissa tomber le pétard, lequel fut prestement récupéré par un certain Skunk qui, comme l'indiquait son surnom, puait terriblement et appréciait les produits en provenance de Hollande<sup>1</sup>.

1. *Skunk* est le terme américain pour la mouffette, cousine du putois. Désigne également une variété de cannabis à fort taux de THC.

Il restait à la bande quelques litres de bière, assez pour tenir jusqu'au petit matin qui les verrait rentrer dans leurs tanières. Tout au moins ceux qui tiendraient encore sur leurs jambes.

Skizo s'apprêtait à avaler une gorgée tiède lorsque le vantail contre lequel il était appuyé s'ouvrit brusquement. Il bascula sur le dos, la bouteille se vida sur lui et il éructa un juron tout aussi épouvantable qu'incompréhensible. Un homme tout de noir vêtu le surplombait. Il le poussa du pied comme on repousse un chien du jeu de quilles. Outré, Skizo voulut saisir la jambe du fantôme noir. Mal lui en prit. Un talon vigoureux lui écrasa la main sur la pierre souillée. Il n'eut pas la force de hurler, resta affalé sur le dos, la bouche ouverte sur un cri inabouti.

– Pourquoi tant de haine ? expira-t-il.

L'homme avait refermé la porte et s'éloignait d'un pas tranquille.

Un sursaut d'héroïsme poussa Skunk à se lever. Il s'élança d'une course chancelante, maugréant des invectives. Il avait sorti de ses hardes un cutter dont il fit jaillir la lame d'un coup de pouce expert. L'homme se tourna d'un bloc, alors que Skunk l'avait rejoint. Celui-ci ne vit pas partir le poing qui le percuta avec une violence effroyable à la racine du nez. Il tournoya, ses yeux accrochèrent la fontaine Bartholdi, il lui sembla qu'il la voyait pour la première fois... et puis tout devint noir.

Définitivement noir.

Skizo avait mis du temps à chercher du secours. Il avait commencé par secouer son pote, mais celui-ci ne réagissait pas, les yeux ouverts, révoltés, ne montrant qu'un blanc strié de rouge. Un peu de sang s'écoulait de ses narines et de ses oreilles. De son corps tota-

lement mou émanait une odeur beaucoup plus épouvantable qu'à l'accoutumée. Ses sphincters s'étaient relâchés et il s'était vidé.

Skizo avait fini par comprendre que c'était grave. Un fond de conscience morale mêlé d'un zeste de sentiment amical l'avait sorti de son enfer artificiel et poussé à faire un acte contre nature : il était parti à la recherche de flics. Il en avait trouvé devant l'hôtel de ville. D'abord tentés d'embarquer cet emmerdeur nocturne autant que shooté, ils avaient renoncé à cette idée à cause de l'odeur et de l'état du gars : il empestait la bière rance dont étaient imbibées ses frusques. Devant son insistance, ils avaient appelé une patrouille : de faction devant le palais républicain, ils n'avaient pas le droit de quitter leur poste. Ils renvoyèrent Skizo aux Terreaux, ricanant sous cape du mauvais tour qu'ils venaient de jouer à leurs collègues. Ils étaient persuadés que le lascar avait fait un mauvais trip et que son histoire sortait tout droit de son imagination de drogué. Ils plaignaient par avance celui qui aurait à embarquer la loque...

\*

L'officier de permanence était d'une humeur de chiotte. Il était ulcéré qu'une histoire comme celle-ci lui tombe dessus, alors qu'il avait presque achevé sa nuit de garde. Il contemplait Skizo et ses potes, tassés dans son bureau tout neuf, comme il eût regardé un étron de doberman posé sur la moquette de son salon. Il aspira précautionneusement une bouffée d'air, eut un spasme nauséeux tant ça empestait.

Il avait relevé l'identité des trois zonards et essayait à présent d'y voir clair. Selon les premières constata-

tions, le cadavre de la place des Terreaux avait reçu un coup en pleine face qui l'avait projeté violemment en arrière. Son crâne avait heurté le sol, provoquant une fracture avec enfoncement de l'os occipital. L'homme était-il mort de cette fracture ou du coup initial ? Il fallait attendre les résultats de l'autopsie pour le savoir. Quoiqu'il en fût, il voyait mal l'une de ces larves avoir la force de porter un tel coup. Il s'adressa à Skizo :

– Reprenons, soupira-t-il. Tu affirmes que ton pote a été frappé par un type qui sortait du musée des Beaux-Arts.

– Ben oui. Un type tout en noir. Il portait un drôle de truc en bandoulière, un truc rond et long, tu vois ?

Il décrivait l'objet de ses mains qui tremblaient.

– Un cylindre, si je comprends bien, soupira le flic qui se nommait Bruno Coquelin et que ses collègues surnommaient Coquette Triste, on ne savait plus trop pourquoi. À propos de truc, y'en a un qui ne va pas, dans ton histoire. Le type ne pouvait pas sortir du musée des Beaux-Arts, c'est fermé à cette heure-ci.

Skizo eut un hoquet d'indignation. Il prit ses potes à témoin :

– Pas vrai, les gars, qu'on était sur les marches du musée et que c'est de là qu'il est sorti, le fils de pute qu'a tapé Skunk ?

Crapaud eut un rire improbable. Il ne s'était rendu compte de rien et planait sur son nuage. Le dernier de la bande, Minou parce qu'il aimait les chats et qu'il avait encore la grâce d'un éphèbe, hochait la tête avec frénésie.

– Il était grand, plus grand que moi, costaud, il avait un pantalon noir, un pull noir, un bonnet de laine noir et des gants, affirma-t-il d'une voix fluette mais nette. Il portait une housse verte à l'épaule, du type de celles

qu'utilisent les pêcheurs pour ranger leur matériel.

Coquelin lui décocha un regard surpris.

– Tu m'as l'air en meilleur état que les deux autres, marmonna-t-il.

– Normal, je n'ai fait que fumer et le cannabis aiguise mes facultés intellectuelles, rétorqua l'autre de sa voix flûtée. Je prépare un master de sociologie et c'est la raison pour laquelle je fréquente ces garçons, afin de mieux comprendre leurs ressorts.

– Et d'attraper leurs puces, ricana Coquelin qui en avait vu d'autres. Dis-moi, mon Minou, tu ne pourrais pas me le décrire un peu mieux, ton homme en noir ?

– Hélas non, inspecteur. L'individu s'est arrangé pour que son visage reste dans la pénombre. Mais je suis certain qu'il s'agissait d'un Européen.

– Bon, soupira le flic. Je vais toujours vous coller en cellule, le patron verra avec le procureur ce qu'il y a lieu de faire de vos personnes.

\*

Au même instant, dans le poste de garde du musée des Beaux-Arts, l'un des deux gardiens émergeait d'un sommeil comateux. Nanti d'un sérieux mal de crâne, il se dressa sur son séant et jeta un œil sur sa montre. Il sursauta. 6h30... De l'autre côté de la table, son collègue roupillait en émettant un ronflement discret. Son regard balaya la table, sur laquelle trônaient des canettes de bière et une bouteille de whisky vide.

– On n'a pourtant pas bu tant que ça, grommela-t-il. Y me semblait pas qu'on avait fini la bouteille.

Il se leva en titubant, contourna la table pour secouer Jojo. Il lui fallut trois bonnes minutes d'efforts pour le réveiller. Jojo finit par ouvrir un œil cloaqueux, eut

un hoquet et vomit droit devant lui. Roland évita le jet d'une torsion des hanches digne d'un grand toréador.

– T'es rien qu'un dégueulasse ! hurla-t-il.

– Excuse-moi, bredouilla Jojo d'une voix faible et rauque. Je me sens vraiment pas bien. Quelle heure est-il ?

– On va vers 7 heures et on a dormi toute la nuit. Tâche de nettoyer les dégâts, je vais faire une ronde.

– Bah... Te fais pas de bile. S'il y'avait eu un problème, l'alarme nous aurait réveillés.

– Tu oublies qu'elle est en panne, l'alarme ! C'est bien pour ça qu'ils ont doublé le gardiennage et les rondes...

Le teint de Jojo, déjà pas très frais, vira au crayeux.

– Putain, j'espère qu'il ne s'est rien passé, sinon on va dérrouiller !

Il ne croyait pas si bien dire.

\*

Le conservateur du musée des Beaux-Arts était un homme de petite taille, au crâne dégarni, au visage rond. Des lunettes de marque lui permettaient de voir de près ou de loin, selon les circonstances, compensant ainsi une forte presbytie. Mais en l'occurrence et malgré ses lunettes, il ne voyait rien. Ou plus exactement il ne voyait que le blanc du mur là où auraient dû être accrochés quatre chefs-d'œuvre prêtés par un musée de Paris le temps d'une exposition.

– C'est une catastrophe ! gémit-il d'une voix mourante. Une catastrophe pour l'humanité tout entière.

Dans la pièce se trouvaient une demi-douzaine de personnes représentant l'autorité judiciaire et policière, un adjoint au maire de Lyon et deux cadres du musée.

– L’humanité en a connu de pires et ce n’est pas fini, ricana l’un de ces éminents personnages.

– Mais enfin, commissaire, rendez-vous compte ! Des tableaux d’une valeur inestimable ! Des pièces rares, irremplaçables, qui appartiennent au patrimoine artistique de l’humanité !

– Quand on a de pareils trésors en charge, grommela le policier, on prend les dispositions nécessaires pour les protéger. Si j’ai bien compris ce que l’on m’a dit, le musée était sous la garde de deux ivrognes et n’était pas protégé par une alarme ?

Philippe Bourgeois-Châssis manqua s’en étrangler.

– Que me racontez-vous là, commissaire ! Mon établissement est équipé d’un système d’alarme très moderne, qui a été installé voici deux ans grâce aux financements de la ville, du département et de la région. Je tiens d’ailleurs à remercier monsieur le maire de Lyon représenté par monsieur Broutard, adjoint en charge de la culture, qui nous apporte inlassablement son précieux soutien...

– Sauf que ce très moderne système est en panne depuis deux mois, l’interrompt le commissaire Desforges d’une voix agacée.

– Ah ça ! trépigna le conservateur. Mais d’où tenez-vous une pareille ineptie ?

– À la source, ricana le policier. C’est monsieur Gratton, votre responsable technique, qui m’a appris la chose il y a quelques minutes.

Bourgeois-Châssis se tourna vivement vers un bonhomme quelconque, vêtu d’un jean et d’une veste informe, qui regardait avec attention ses chaussures à semelles épaisses.

– C’est exact, monsieur le conservateur. Le système est tombé en panne voici deux mois et la société qui

l'a installé n'a toujours pas reçu la pièce pour le réparer.

Bourgeois-Châssis sentit un gouffre s'ouvrir sous ses pieds. Il manqua d'ailleurs défaillir et dut à la prévoyance du commissaire de ne pas s'effondrer. Alors que ses jambes se dérobaient sous lui, le policier l'avait pris par les coudes et le guidait vers une chaise sur laquelle il se laissa tomber, le front couvert d'une sueur froide. Il se dit que la mort devait arriver comme cela, une attaque foudroyante, le monde qui s'écroule, le néant qui vous engloutit. Il parvint néanmoins à se reprendre. Le spectre de la faucheuse s'éloignait, restait celui, bien réel, des tableaux fauchés.

– Approchez, Gratton, fit-il d'une voix d'outre-tombe. Comment se fait-il que vous ne m'ayez pas informé de cette panne ? Car vous ne m'en aviez pas informé, n'est-ce pas ? Confirmez à ces messieurs que vous ne m'avez pas informé, Gratton !

– Je ne vous avais rien dit, monsieur le conservateur, car j'espérais que cette panne serait promptement réparée. À chaque fois que j'appelais, on me disait que ça y était, vous comprenez ? Avec cette exposition, on ne voulait pas vous inquiéter, alors on a pris des dispositions provisoires. On a doublé les gardiens de nuit, ils devaient faire une ronde toutes les demi-heures. Mais il semble que cette nuit, ils se soient enivrés. Heureusement, le système de vidéo lui, fonctionnait. Et le voleur a été filmé.

– Un grand moment de cinéma, ricana le commissaire. D'autant plus que notre voleur était masqué.

## Chapitre premier

Effectivement, le système vidéo du musée avait tout enregistré avec minutie. On voyait le voleur voler de pièce en pièce, agile, précis, décidé. Il était tout de noir vêtu, comme l'avaient décrit les deux zonards. Son visage était dissimulé par une cagoule, qu'il avait dû ôter avant de sortir sur la place des Terreaux.

– Arsène Lupin, ricana le commissaire Desforges de sa voix de baryton enroué.

Parvenu dans la pièce où se trouvaient les chefs-d'œuvre, le quidam en noir s'était dirigé sans hésitation vers ceux-ci. Il les avait décrochés avec dextérité, avait pris quelques outils dans un petit sac à dos qu'il avait posé sur le sol. Avec des gestes précis, il avait démonté les cadres, puis il avait décloué les toiles. Il avait ensuite soigneusement roulé celles-ci avant de les introduire dans un cylindre de toile. Artisan soigneux, il avait alors rangé ses outils dans le sac à dos, vérifié qu'il ne laissait rien traîner d'autre que les cadres et les clous.

Avant de partir, il s'était tourné vers la caméra qui le filmait et lui avait envoyé un baiser du bout de ses doigts gantés.

– En version sous-titrée, ça veut dire : « Je vous la mets profond ! », grommela Desforges.

L'écran de la télé devint noir quelques secondes avant que ne réapparaisse l'image. Le décor avait changé, c'était la place des Terreaux. On apercevait les piliers de Buren et la masse de la fontaine Bartholdi. La caméra de surveillance avait capté une silhouette noire s'éloignant à grands pas. Une seconde apparaissait, qui courait en titubant, un couteau à la main, poursuivant l'homme en noir.

Tout, ensuite, allait très vite. La silhouette noire se retournait d'un bloc et son poursuivant tombait en arrière.

– Stop ! intima une voix. Remontez cette scène au ralenti maximum.

Docile, l'opérateur fit la manœuvre demandée. La scène se répéta au ralenti et le coup porté par l'homme en noir devint parfaitement observable, malgré la promptitude avec laquelle il avait été porté.

– Un expert en arts martiaux, décréta la voix qui avait demandé le retour en arrière. Pour ma part, j'en ai assez vu. Malheureusement, sur la séquence extérieure, bien que l'homme ne soit plus masqué, son visage reste indistinct.

Personne n'émettant d'objection, l'opérateur zélé alluma l'éclairage de la salle et éteignit la télévision. La salle de projection était occupée par quatre spectateurs. Outre Desforges, le commissaire du premier arrondissement, il y avait là un substitut du procureur de la République, Duroc-Mallet, directeur régional de la PJ, et le commissaire Abel Séverac, patron du groupe criminel.

Le substitut, un quadragénaire maigrelet au front précocement dégarni, sanglé dans un costume croisé

noir, ôta ses lunettes qu'il entreprit de nettoyer avec une application maniaque. Il s'adressa au directeur sans lever les yeux.

– Pensez-vous vraiment judicieux de confier l'enquête à l'équipe du commissaire Séverac ? s'enquit-il d'une voix acide. Certes, il y a un homicide, mais enfin, le vol des tableaux est tout de même ce qu'il y a de plus important dans cette affaire...

Le directeur était un homme de petite taille, brun, au visage énergique et à l'élégance naturelle. Il portait un blazer impeccable dont le revers s'ornait de deux rubans, bleu et rouge. Décorations symboles de ses indéniables qualités professionnelles, mais aussi de son sens politique affirmé. D'aucuns auraient parlé d'habileté courtisane. Il avait été nommé à son poste par un ministre de l'Intérieur devenu président, et l'on disait de lui qu'il avait l'oreille du conseiller spécial de la présidence. Ce qui le faisait craindre de ses pairs, hauts fonctionnaires d'une république bonapartiste.

– Mon cher ami, répondit-il, qu'il s'agisse d'un crime ou d'un vol, c'est la qualité de l'enquête qui permet ou non de mettre la main sur les coupables. Or je considère que l'équipe de la brigade criminelle est celle qui, sur notre région, a les plus grandes compétences en matière d'enquête. En lui confiant cette affaire, je mets donc le maximum de chances de notre côté de parvenir à mettre la main sur cet habile voleur qui n'en est pas moins un meurtrier. Quant à l'aspect technique de l'enquête, nous allons avoir le soutien de nos collègues de l'Office Central de lutte contre le trafic des Biens Culturels, dont une équipe est en route pour Lyon.

– Je vous laisse seul juge de cette décision, marmonna, pincé, le substitut.

– À propos de juge, poursuivit le directeur avec un sourire aimable, il va falloir en saisir un. Je suggère de mettre mademoiselle Malardin sur l’affaire.

Le substitut eut un haut-le-corps.

– Malardin ? Mais c’est la plus jeune du pôle d’instruction !

– Allons donc, en voilà une objection ! Ne savez-vous pas que la valeur n’attend pas le nombre des années ?

Manifestement, le directeur s’amusait beaucoup.

– Ses méthodes sont parfois... critiquables ! regimba le substitut.

– Je poursuivrai avec La Fontaine en disant que la fin justifie les moyens.

– Très bien, abdiqua le substitut. Je ferai part de votre proposition à monsieur le procureur.

– Je lui passerai un coup de fil pour lui expliquer ma position, acheva le directeur.

Il se tourna vers Séverac qui était plongé dans la lecture des rapports de son collègue du premier arrondissement.

– Alors, Séverac ? Avez-vous déjà dégagé une stratégie d’enquête ?

Abel leva un œil évasif. Grand, costaud, le visage carré marqué de rides d’expression qui encadraient une bouche bien modelée, il dégageait une impression trompeuse de nonchalance, renforcée par une tenue vestimentaire peu protocolaire : pantalon de toile claire, veston avachi sur chemise froissée, Docksides usagés. Avec cela, une chevelure dont les boucles châtaines ondulaient sur la nuque, une mèche rebelle barbant le front haut. Mèche blanche qui trahissait l’approche de la cinquantaine.

– Une stratégie, peut-être pas, répondit-il de sa voix rauque de fumeur. Des axes de recherche, plutôt.

– Vous éclairez notre lanterne ? demanda gentiment le directeur qui avait appris à manier le lascar.

Séverac songea que ce salaud de Duroc-Mallet lui avait sérieusement savonné la planche en faisant son panégyrique. Car à présent, soit il réussissait, soit la clique judiciaire lui ferait la peau. Il se jeta à l'eau, sous l'œil torve du substitut Trochard.

– Rien de vraiment original, monsieur le directeur. L'élément principal c'est, à mon sens, la panne de l'alarme. Notre voleur savait qu'elle ne fonctionnait pas. Alors, hasard ou préméditation ? Dans le premier cas, le voleur a été informé. Par qui ? Dans le second cas, cela implique une longue préparation et des compllicités multiples. Ensuite, les gardiens. Les analyses confirmeront vraisemblablement qu'ils ont été drogués. Comment, et par qui ? L'un d'eux est-il complice ? Ou les deux ? Enfin, je demanderai à la section documentation de rechercher si des vols similaires ont déjà eu lieu en France ou ailleurs.

Desforges hocha la tête avec conviction.

– Que voilà une bien belle synthèse. Tu ne voles pas ta réputation, Séverac !

Abel, qui savait de longue date que les flatteurs vivent aux dépens de ceux qu'ils flattent, garda un visage de marbre.

– Merci, collègue, dit-il d'une voix neutre. Incidemment, si monsieur le substitut est d'accord, je pense que tu peux relâcher les zonards de la place des Terreaux. Ils ne sont évidemment pour rien dans la mort de leur copain, et je pense qu'ils ont tout déballé. Nous n'en tirerons rien de plus.

– Je n'y vois pas d'objection, grinça le substitut. Qu'ils retournent se détruire à petit feu, nous ne pouvons rien pour eux.